



LE PHARE

BRETON



n°10 - Mars - Avril 2021 - 1€

FRATERNITÉ SACERDOTALE SAINT PIERRE

LE MOT DU PRIEUR



Le Finistère est une terre qui fut jadis profondément catholique. Les noms de quelques villes, de nombreux villages, bourgs, hameaux, lieudits, en font foi.

Plusieurs portent le nom d'un saint ayant vécu sur notre terre d'Armorique. En dehors de Saint-Pol de Léon, de Saint-Renan (Ronan) ou de Saint-Thégonnec dont les noms vous sont familiers, on peut citer Saint-Guénolé, Saint-Herbot, Saint-Jaoua, Saint-Divy, Saint-Pabu, mais aussi Saint-Efflam, Saint-Samson, Saint-Frégant (Fracon), Saint-Cadou, Saint-Venec...

À cette liste, on peut ajouter Goulven et Gouesnou qui sont encore des noms de saint. Il en est de même de certains villages qui commencent par le préfixe *Lan* comme Lanildut (saint Iltud), Lannedern (saint Eder), Landivisiau (saint Thivisio), ou du préfixe *Loc* comme Loc-Brévalaire (saint Brevaler), Loc-Eguiner (saint Eguiner), Loctudy (saint Tudy), Locronan, ou encore du préfixe *Plou* que l'on retrouve dans Plouedern, *Gui* dans Guimiliau (saint Miliou), ou même *Coat* comme Coataudon (le bois de saint Tudon).

Sans porter le nom de saints, des villages ont abrité des saints. Ainsi par exemple, saint Hervé, le saint aveugle, dont la mère était native du Drennec, est né à Plouzévéde près du château de Kerjean et a vécu la plus grande partie de sa vie près de Lesneven. Saint Thénéan, saint patron de l'église de Plabennec, y a fait construire le premier édifice religieux. Saint Corentin fut, comme chacun sait, le premier évêque de Quimper. Landerneau a pour saint protecteur un autre saint breton, Houardon.

Les noms de sainte en revanche ne s'y trouvent pas, à ma connaissance, à l'exception de Sainte-Anne-la-Palud et de Sainte-Sève. Celle-ci fut la sœur de saint Tugdual et fille de sainte Pompée.

Plusieurs de ces saints sont venus de Grande-Bretagne, du Cornwall (Cornouailles) ou des Galles du Sud, à partir de l'an 450 jusqu'à l'an 600. Certains ont vécu en ermites, d'autres dans des monastères, d'autres encore reçurent la charge de l'épiscopat. Certains ont reçu le don des miracles. Sans doute, il n'est pas rare que la légende ait enjolivé leur vie, mais il n'en reste pas moins un fond de vérité qu'il est bon de connaître. En lisant leur vie, nous découvrirons la richesse de notre patrimoine religieux.

Le zèle à présenter des modèles de vie chrétienne a poussé des recteurs bretons à les mettre à la portée de leurs compatriotes. Ainsi, autrefois, lisait-on le *Buez ar Zent*, la *Vie des saints*, le soir, dans les maisons de Basse Bretagne. Cette lecture permettait d'allier la détente à l'édification spirituelle. Nous voyons par là combien nous sommes des héritiers.

J'aimerais à l'occasion vous faire découvrir la vie de l'un ou l'autre. Dans ce numéro du *Phare breton*, l'abbé Quilliard vous présente celle de saint Eder qui a vécu au IX^e siècle dans un ermitage, au hameau de Coat ar Roch, dans le petit village de Lannedern, près de Pleyben.

Lorsque nous sillonnons les différentes communes du Finistère, pensons à invoquer leurs saints patrons. Nous pourrions ainsi entretenir la foi de nos ancêtres et attirer sur les générations à venir des grâces de sanctification.

Abbé Patrick TROADEC +

LA VIE SPIRITUELLE

SELON MGR LEFEBVRE

Durant l'histoire de l'Église, le bon Dieu a protégé ses élus le temps qu'il a voulu, mais il leur a aussi fait porter la croix. Il a permis que leur vie soit une vie de souffrances. Et tous les Apôtres sont morts martyrs. Je ne sais pas si nous, nous mourons martyrs, mais nous devons être toujours prêts à souffrir parce que le bon Dieu nous le demande. Nous ne sommes pas ici-bas pour recevoir de sa part des bénédictions matérielles et temporelles, mais pour sauver nos âmes.

Saint Paul dit que nous devons compléter dans notre chair la passion de Notre Seigneur Jésus-Christ (Col 1, 24). Nous aussi, nous devons le désirer. Oh ! c'est un désir qui nous coûtera cher. Car, si nous voulons compléter la passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, il faudra souffrir avec lui, être immolés avec lui. Ce serait trop facile de dire : Parce que je suis chrétien, le bon Dieu me bénira, et m'exemptera de toute souffrance. Je passerai ma vie sans souffrance, sans sacrifice. Parce que j'aime bien le bon Dieu, le bon Dieu doit m'aimer, et donc le bon Dieu ne doit pas vouloir que je souffre. C'est bien mal comprendre le mystère de la passion de Notre Seigneur Jésus-Christ. Si Notre Seigneur Jésus-Christ nous a montré l'exemple de la souffrance rédemptrice, nous devons avoir presque ce désir de souffrir avec lui, de nous sacrifier avec lui.

La souffrance, qui était une peine vindicative, supportée sans espoir, deviendra [alors] une peine médicale, trésor de vie et de salut ; d'intolérable qu'elle était, elle deviendra désirable, aimable, objet de désir ardent.

Si nous demandions à tous les saints, qui chantent la gloire de Dieu et de Notre-Seigneur au Ciel, quel

a été au cours de leur existence terrestre le moyen, la voie de leur sanctification, il ne fait aucun doute qu'ils nous répondraient : La voie de la sanctification, c'est Notre Seigneur Jésus-Christ, et Notre Seigneur Jésus-Christ crucifié. La voie de la perfection, la voie de la sainteté, c'est la croix de Notre Seigneur Jésus-Christ.



La sainteté dépend du degré de participation à la rédemption de Notre Seigneur Jésus-Christ. Les personnes les plus saintes sont celles qui s'associent davantage à la victime qu'est Notre Seigneur Jésus-Christ pour la rédemption du monde, devenant par là, d'une certaine manière, corédemptrices.

Ainsi celle qui est la plus sainte après Notre Seigneur Jésus-Christ, celle qui a le plus participé à la rédemption de Notre Seigneur Jésus-Christ, c'est la très sainte Vierge Marie. C'est pourquoi elle est

la reine des saints. Elle est plus grande, plus haute, plus sainte, plus digne que toutes les âmes qui ont été créées parce qu'elle a reçu en privilège une participation exceptionnelle à l'œuvre de la rédemption de Notre Seigneur Jésus-Christ.

De même les saints et les saintes, même ceux qui n'ont pas été prêtres, ont été véritablement unis à Notre-Seigneur parce qu'ils ont participé à la rédemption de Notre-Seigneur. Ils ont participé à sa rédemption en s'offrant comme victimes avec lui sur le bois de la croix, et également par leur apostolat. Par conséquent, dans l'Église catholique, le signe de la véritable sainteté est l'union à Notre-Seigneur comme victime pour participer à la rédemption de l'humanité tout entière.



LANNEDERN

Edern, dont le nom signifie *grand*¹, naît en Irlande au IX^e siècle. Jeune homme fortuné, il donne ses biens aux pauvres, rentre dans les ordres, quitte son pays et prend la mer accompagné de sa sœur Génoveffa (Geneviève). Ils abordent la côte de Cornouaille en 894, à Juch, près de Douarnenez, du temps d'Alain I^{er}, duc de Bretagne.

Tous deux vivent d'abord chacun de son côté en ermites.

Priant une bonne partie de la nuit, dormant à même le sol, ayant une pierre pour oreiller, Edern porte un cilice de crin, ne vit que de pain noir, de légumes de son jardin, ne boit jamais de vin.

Un jour qu'il prie agenouillé à l'ombre de son

oratoire de branchages, un cerf, traqué par la meute du seigneur de Névet, vient se prosterner devant lui, implorant sa protection d'un regard suppliant. Edern disperse les chiens, marche au-devant des chasseurs, et plaide si bien la cause de l'animal qu'il obtient du seigneur sa vie sauve. Reconnaisant, le cerf s'attache à l'homme de Dieu et lui rend les services d'un animal domestique.

Dieu lui inspire de se retirer ailleurs. Chevauchant son cerf, il s'arrête à Brithiac (Briec), où un paysan charitable lui fait don d'une vache. Edern la mène paître le long des garennes, tout en méditant. Mais un jour qu'assis sur un rocher (où l'on voit depuis son empreinte), il rêve aux choses éternelles, la vache entre innocemment dans un champ de seigle du seigneur de Quistinic. Celui-ci, allant à la chasse, aperçoit le dommage et, furieux, lance ses chiens qui déchirent en pièces l'infortunée délinquante. Edern, indigné, le menace de la colère céleste et ressuscite la vache.



Calvaire de Birilit à Loqueffret : saint Edern chevauchant son cerf.

Emerveillé, le seigneur se convertit. Un peu plus de clairvoyance lui aurait permis de remarquer que, partout où la vache passe, le blé pousse en plus grande abondance pour réparer en admirable mesure ses innocents larcins.

Le Duc de Bretagne, Alain, surnommé Ré-Braz, passant près de l'ermitage, envoie un page demander son chemin à Edern. Celui-ci, étant en prière, tarde un peu à répondre. Le page, irrité de ce retard, lui donne un soufflet. Mais Edern, plein de douceur, se réjouit d'être humilié à l'exemple de Jésus et tend l'autre joue. Dieu punit le duc et ses gens qui deviennent aveugles. Cette épreuve les conduit à entrer en eux-mêmes et à demander pardon à l'ermite, le suppliant d'obtenir leur guérison.

Le duc fait vœu de bâtir une église là où il retrouverait la vue. A la prière du saint, il est guéri dans le Léon et édifie une église là où s'élèvera plus tard le village de Plouédern.

Pour éviter le renouvellement de ces mésaventures, l'anachorète et sa sœur s'avancent plus loin dans le pays. Le ciel leur envoya un ange pour guider leurs pas et les faire aborder un lieu solitaire et propre à la contemplation. Ayant franchi l'Aulne, ils parviennent au pied des Monts d'Arrée, et se fixent sur la lande de *Coat-ar-Roc'h* (*le bois de la roche*) à Lannédern, presque sur les confins de la Cornouaille et du Léon. Le séjour de Saint Edern en ce lieu nous est rapporté par la tradition. Edern avait prié et consulté Dieu avant de se décider à quitter sa première retraite. Arrivé à Coat-ar-Roc'h, le saint y construit une cellule et un oratoire auprès d'une fontaine qui coulait en cet endroit, et dédie son oratoire à la Vierge, Mère de Dieu.

¹ D'étymologie celtique, Edern vient soit de l'adjectif gallois "edyrn", signifiant *grand, gigantesque*, soit du latin "aeternus" signifiant *éternel*.

Genoveffa s'établit à une lieue de son frère. Docile et infatigable, le cerf transporta les matériaux de leurs deux maisons de prière.

L'ambition de saint Edern eût été de vaquer uniquement, sous l'œil de Dieu, à la prière, au jeûne et à toutes les œuvres de pénitence. Mais le ciel ne permit pas qu'une vertu si éclatante demeurât longtemps cachée. Les pauvres et malades eurent bientôt connaissance de la présence d'un serviteur de Dieu dans ces lieux retirés et vinrent implorer son assistance. Comme la flamme de la charité, qui brûlait dans le cœur du saint, ne lui permettait ni de les renvoyer les mains vides, ni de les priver de la guérison après laquelle ils soupiraient, le bruit des prodiges opérés une première et une seconde fois attira ensuite les foules autour de l'humble cellule d'Edern. Des malheureux de toute sorte affluèrent donc auprès de l'anachorète pour implorer leur guérison. Les riches y vinrent eux-mêmes pour demander conseil et obtenir le pardon de leurs péchés par l'entremise du saint. Bientôt on ne parla plus dans les localités environnantes que des actions de piété et des prodiges de tout genre du nouveau thaumaturge.

Tandis qu'Edern avait pris en charge l'évangélisation des hommes, sa sœur entreprit celle des femmes et des jeunes filles. Quelques années plus tard, deux nouvelles chrétientés y fleurissaient.

Pour partager les terres jusque-là restées en commun, Genoveffa, qui souhaitait réserver aux siens les meilleurs quartiers, dit à son frère : *Confions à Dieu le soin de nous mettre d'accord. Ce soir, à nuit close, tu monteras sur ton cerf, et tu te mettras en route à ta guise pour ne t'arrêter qu'au chant du coq. Tout le territoire dont tu auras pu faire le tour sera ton lot. Je me contenterai du reste.*

Genoveffa songe alors en elle-même : *Le cerf est âgé, sur ses vieilles jambes, il n'ira ni bien vite ni bien loin dans l'obscurité, à travers un pays rempli de brousses, de vallons, de fondrières, de roches,*

d'obstacles de toutes sortes. Quand le coq chantera, monture et cavalier pataugeront encore dans quelque marais, et le lopin de mon frère sera bien mince.

Edern n'est pas dupe de la ruse de sa sœur, mais, paisible et conciliant, il accepte le défi. Au crépuscule, il appelle le cerf, se hisse sur sa dure échine et prend la route. La brave bête, consciente, semble-t-il, de l'importante partie qui se joue, prend sa course tout d'une haleine et file à fond de train vers Brasparts. Elle va, aussi rapide que le vent, ses sabots touchant à peine le sol. Grisé par la vitesse, Edern, cramponné à ses ramures, l'encourage de sa voix. Ni montées, ni ravins, ni halliers ne ralentissent son élan fantastique, visiblement soutenu par Dieu. Loin d'être ténébreuse, comme le prévoyait Genoveffa, la voûte céleste ruisselle d'étoiles, et une douce lumière d'argent baigne la nuit sereine.

Assise sur un tertre dominant, Genoveffa, l'œil aux aguets, s'apprête à jouir de la déconvenue de son frère. Mais sa gaîté maligne se mue en dépit, puis en effroi, quand elle distingue dans le silence nocturne le galop du cerf qui, après avoir décrit un circuit immense, revient sur elle en rapides foulées. Encore quelques minutes, et toute l'étendue des deux peuplades appartiendra à son frère. Mais Genoveffa est une fille de ressource. Puisqu'il faut, pour arrêter Edern, que le coq chante, eh bien ! le coq va chanter incontinent. Il y a, une ferme à côté. Genoveffa se précipite dans le poulailler, saisit sur son perchoir un coq engourdi de sommeil et lui fourre la tête sous le jet de la fontaine. Etourdi, stupéfait, voilà notre chanteclair qui s'ébroue, bat des ailes et lance comme en rêve un cocorico tout désorienté. Il était temps ; le

cerf traverse déjà l'aire à battre...

Depuis, deux paroisses se sont formées, l'une nommée Lannédern (*Lann-Edern*), l'autre Loqueffret, sous le patronage respectifs d'Edern et de Genoveffa. Mais la limite de Lannédern s'avance fort près du bourg rival, et, à l'endroit où son



LANNÉDERN (Finistère) — Intérieur de la Chapelle et la Fontaine

éponyme s'arrêta au chant du coq, les habitants ont érigé un beau calvaire.

Saint Edern mourut vraisemblablement dans son ermitage de Coat ar Roch et y fut enseveli. Sa fête est célébrée le 30 août, ou le 1^{er} septembre.

À Lannedern, le pardon avait lieu le lundi de Pâques. À la Révolution, la chapelle de Notre-Dame de Coat ar Roch fut vendue comme Bien National, puis à l'abandon l'édifice tomba en ruine. M. Glémarec, recteur de Lannédern, entreprit sa restauration en 1874.

Depuis cette date, les propriétaires successifs délaissèrent à nouveau la chapelle... Elle se trouvait à l'état de ruines en 1957, mais fut restaurée par M. et Mme Pirche à partir de 1973. Cependant, le chœur fut transformé par eux en maison d'habitation.

Les reliques de Saint Edern ont échappé au vandalisme révolutionnaire. Jadis trois reliquaires (il en subsiste un) conservaient ces reliques.

* Le plus grand renferme nombre d'ossements (châsse en argent du XVI^e)

* Le petit qu'on appelait jadis «le chef de saint Edern» contient des fragments du crâne (en argent fin XVI^e)

* Une autre boîte plus petite contenait la patère du saint et comportait un grain d'ambre jaune desséché : « il était suspendu à un fil de soie et le jour du pardon on l'applique sur les yeux des pèlerins pour les guérir ou les préserver des maux de la vue. » Un fragment de ces reliques de Lannédern en fut détaché en 1664

pour être porté à Plouédern.

Saint Edern est patron de trois paroisses du diocèse : Edern, Lannédern et Plouédern. Il est invoqué pour obtenir la guérison des yeux.

illustrations²

Dans l'enclos paroissial de Lannédern, un ancien ossuaire est aujourd'hui transformé en oratoire dédié à sainte Anne. Aux angles de la façade principale se tiennent des anges avec des banderoles portant l'une : *cogita mori* (pense à la mort), et l'autre : *respice finem* (regarde la fin). Tout près, dans l'église paroissiale, un Triptyque polychrome du XVI^e siècle présente six scènes typiques de la vie de saint Edern.



Dans les panneaux de gauche, une femme recourt à l'intercession de saint Édern en prière près d'un monastère, un valet chasse une vache à coups de bâton pendant qu'un seigneur à cheval fait des reproches au saint.

Au milieu, des gens du seigneur, armés, accourent sur les lieux où des chiens ont mis à mort la vache, et un page, probablement envoyé par le duc de Bretagne, frappe le saint. Le duc et ses gens sont alors frappés de cécité.

À droite, le cerf, poursuivi par un chasseur et ses chiens. Enfin, le chasseur et ses chiens contemplent le saint chevauchant le cerf.

Abbé Jean-Baptiste Quilliard

² <https://www.lavieb-aile.com/2016/12/l-enclos-paroissial-de-lannedern-i.les-sculptures-exterieures-calvaire-et-crossettes.html>

L'OFFERTOIRE

L'oblation est l'offrande de la matière du sacrifice. Les seules prières de l'offertoire font connaître aux fidèles quelles doivent être leurs dispositions pour mériter de s'unir au prêtre, et d'offrir par ses mains à la divine Majesté le saint sacrifice. La matière du sacrifice nous a été marquée par Notre-Seigneur qui consacre du pain et du vin. L'Église a voulu que le pain fût sans levain et qu'il eût des marques qui le distinguassent du pain ordinaire. Au VIII^e siècle, on trouve déjà l'usage du pain azyme dans l'Église Latine, usage qui s'appuie sur l'Ancien Testament et sur l'exemple de Notre-Seigneur lui-même qui consacra du pain azyme après avoir mangé l'Agneau pascal.



Suscipe Sancte Pater : Recevez Père Saint cette hostie sans tache. Ce que le prêtre tient sur la patène n'est que du pain, mais c'est un pain qui n'est offert que parce qu'il doit devenir le vrai Pain de Jésus Christ Notre-Seigneur, la seule victime sans tache et sans défaut. L'Église prescrit cette expression pour montrer que nous devons avoir tellement en vue d'offrir cette divine Victime, qu'en commençant à offrir le pain, nous parlons déjà comme si nous offrions cette hostie sans tache, qui est l'unique dont l'offrande puisse nous laver de nos péchés.

Mélange de l'eau et du vin dans le calice : Le prêtre mêle de l'eau au vin pour imiter Notre-Seigneur, qui, dans la dernière Pâque, consacra la coupe pascale dans laquelle, selon le rite des juifs, il y avait du vin et de l'eau.

A cette raison, s'ajoutent deux autres. Tout d'abord, ce geste a pour but de montrer que le peuple fidèle, représenté par l'eau est uni à Notre-Seigneur et offert avec lui dans le calice. Ensuite, il signifie l'eau et le sang jaillis du côté percé de Notre-Seigneur.

Aux messes des morts, le prêtre ne bénit pas l'eau par un signe de croix parce que l'eau signifie le peuple tandis que le prêtre est tout occupé des âmes du purgatoire qui ne sont plus en voie d'être bénies par lui.

Offerimus : Nous vous offrons, Seigneur, le calice du salut, pour notre salut et celui du monde entier.

Le sacrifice est principalement offert pour le prêtre, les assistants et tous les fidèles, mais l'Église sou-

haite également que *tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité.* (2 Tm 2, 4)

L'Église ne perd pas de vue les prières qui se font le Vendredi saint pour les hérétiques, les juifs et les païens, c'est pourquoi elle demande le salut de tout le monde.

In spiritu humilitatis : Ces paroles sont empruntées aux trois jeunes gens captifs à Babylone. A la vue de la fournaise ardente où ils allaient être jetés, ils s'offrirent en holocauste pour le vrai Dieu qu'ils adoraient.

Veni Sanctificator : On appelle le Saint-Esprit car c'est lui qui a pour mission de sanctifier nos âmes, et également parce que c'est par lui que le pain et le vin sont changés en corps et sang de Notre-Seigneur.

Le lavement de doigts : Il suit la réception des offrandes et l'encensement qui peuvent salir les doigts. Mais, derrière cette raison naturelle, se cache une raison mystique. Le lavement signifie que les prêtres doivent se purifier des moindres taches du péché.

Dans cette prière, le prêtre dit *qu'il a marché dans l'innocence et ne s'est pas laissé corrompre avec les impies.* Cette parole se concilie avec l'humilité chrétienne car il y a un temps où l'on doit faire connaître les dons et qualités que l'on a reçus de Dieu. Saint Paul lui-même n'a pas caché qu'il a été ravi au troisième Ciel. L'humilité ne consiste pas à ignorer ce que l'on est, ni à déguiser ce que l'on connaît sur soi-même.

À suivre

27 décembre 2020 au 2 janvier 2021

Le père de M. l'abbé Quilliard vient respirer l'air vivifiant du Finistère pendant une semaine à Traonfeunteuniou. Il découvre la beauté de l'enclos paroissial de Saint-Jean-du-Doigt et y vénère les reliques du saint Précurseur.

6 janvier

Un nouveau-né au prieuré Saint-Yves ! Il s'agit d'un tout petit agneau de notre bergerie. M. l'abbé Benoît Laurent, en bon pasteur, lui donne les premiers soins, et l'installe avec la brebis dans un nouvel enclos pourvu d'une clôture électrique pour les empêcher de battre la campagne, et d'un abri pour les protéger du froid.

12 au 15 janvier

M. l'abbé Patrick Troadec se rend au Cours Sainte-Anne à Kernabat (22) pour y prêcher une retraite aux élèves de 5^e et 4^e, tandis que M. l'abbé Prudent Balou Yalou y donne celle des plus grandes. La présence de ces deux confrères permet à l'aumônier, M. l'abbé Thierry Gaudray, de prêcher celle des élèves de Saint-Manvieux, dans le Calvados. *Kernabat →*

2 février

Le bon Dieu rappelle à lui Madame Noëlle Bizot, après une longue et douloureuse maladie. Longtemps dévouée à l'entretien de la chapelle Notre-Dame du Mûr, elle y assista une dernière fois à la messe à Noël dernier, et reçut l'extrême onction avant de quitter cette terre en la fête de la Purification de Notre-Dame. Les abbés du Prieuré présentent ici à sa famille leurs sincères condoléances et l'assure de leurs prières.

8 au 12 février

M. l'abbé Patrick Troadec assiste à la session d'études à la Martinerie, avec près de soixante-dix confrères, prieurs et directeurs d'écoles.



CARNET PAROISSIAL



◆ BAPTÊME :

BREST

le 31 Janvier : Romane MENGUY

TRAONFEUNTEUNIOU

le 14 juin : Pierre-Joseph CADIOU.

◆ PREMIÈRE COMMUNION

BREST

le 14 février : Garance BORNET

◆ FUNÉRAILLES

LE TRÉVOUX : Mère Thérèse-Marie, ancienne Mère générale des Petites Sœurs de Saint-François, a été rappelée par le bon Dieu le 12 janvier en sa 97^e année, 72^e année de vie religieuse, entourée par les Sœurs de sa communauté.

TRAONFEUNTEUNIOU : Monsieur Michel MESSAGER, Tertiaire franciscain, a été rappelé par Dieu le 26 janvier, muni des sacrements de l'Église, à l'âge de 72 ans.

BREST : Madame Noëlle BIZOT a été rappelée par Dieu le 2 février, munie des sacrements de l'Église.

→ Denier du culte

Merci de ne pas oublier de verser votre denier du culte. Le carême est une période favorable pour les aumônes. Le denier du culte permet à vos prêtres de faire face à toutes les dépenses pour faire tourner le prieuré financièrement. Le chapelet est récité quotidiennement en communauté à l'intention des bienfaiteurs.

PRIER AVEC LES PSAUMES

Cher lecteur,

Qui, un jour, n'a souhaité mieux comprendre le sens de cette poésie antique et divinement inspirée que sont les psaumes ? Beaucoup de fidèles, il est vrai, ont une réelle attirance pour le Psautier, car ils en soupçonnent la richesse, la beauté, la saveur, mais il leur manque la grille d'interprétation qui leur permettrait d'en saisir toute la profondeur. Il faut reconnaître que sa lecture est fastidieuse sans explications, car il renferme beaucoup de passages obscurs qui ont besoin d'être éclaircis pour être compris et appréciés. C'est sans doute une raison pour laquelle il est le livre de l'Ancien Testament qui a été le plus commenté.

Saint Jean Chrysostome disait : « Chaque verset des psaumes suffit à lui seul pour nous élever à une sagesse éminente, réformer nos idées et nous procurer les plus grands avantages, et si nous méditons attentivement chacune des paroles qui les composent, nous en recueillerons les fruits les plus abondants. Contentez-vous de méditer les versets des psaumes que vous avez chantés ici, non pas une, deux ou trois fois, mais dans une multitude de circonstances, et vous y trouverez une matière abondante de consolations. Prenez les paroles des psaumes comme autant de perles, pour les conserver et les méditer soigneusement dans vos demeures¹. »

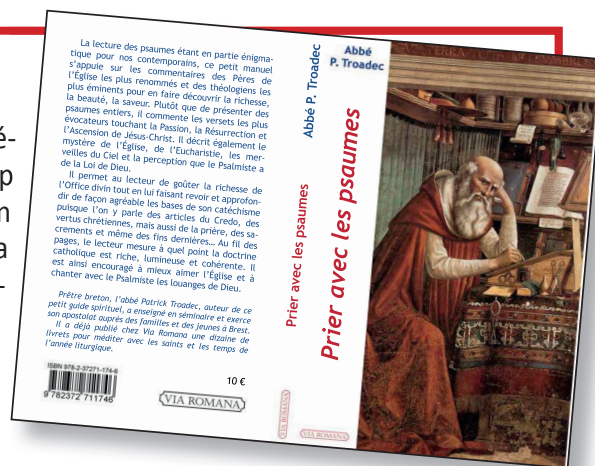
La méditation de ces poèmes peut prendre appui sur les deux sens de la sainte Écriture : le sens littéral et le sens spirituel. Le sens spirituel « se fonde sur le sens littéral et procède de lui² ». Or il est si riche qu'un même verset renferme souvent plusieurs interprétations. Ici, une seule en général a été retenue en rapport avec le thème choisi. En effet, plutôt que de proposer le commentaire de psaumes entiers, il a paru plus intéressant de donner une présentation thématique à partir des versets les plus évocateurs.

Le thème central concerne Notre-Seigneur puisque le Psalmiste a dressé un portrait complet du Messie qui complète celui tracé par les évangélistes. Beaucoup de psaumes annoncent notamment sa Passion, sa Résurrection, son Ascension ainsi que les caractéristiques de son Église. Ils traitent même du mystère de la sainte Eucharistie qui prolonge sa présence sur notre terre d'exil. En dehors de Notre-Seigneur d'autres sujets ont été retenus : la description des merveilles du Ciel ainsi que l'éloge de la Loi de Dieu. Les passages les plus saillants évoquant ces thèmes sont répertoriés dans ce livret. L'Ancien et le Nouveau Testament s'éclairant mutuellement, il a semblé utile de donner régulièrement des références du Nouveau Testament pour faire mieux ressortir le sens des poèmes inspirés.

Ainsi, cet opuscule éclaire les extraits de psaumes souvent obscurs qui émaillent le missel et l'office divin. Il dévoile leur sens caché et permet par là-même de goûter plus en profondeur par exemple l'office des vêpres du dimanche ou encore de méditer tel ou tel mystère douloureux ou glorieux du rosaire. Sa lecture fait également découvrir ou réviser les bases du catéchisme car, à travers les thèmes abordés, c'est finalement une bonne partie de la doctrine catholique qui est présentée. On y parle des vérités contenues dans le *Credo*, des vertus à pratiquer, de la prière, des sacrements, des fins dernières...

Au fil des pages, en lisant les commentaires de psaumes, il est beau de constater combien la doctrine catholique est riche, lumineuse et cohérente, et à se rendre compte qu'elle est restée inchangée de siècle en siècle, des Pères de l'Église comme saint Jean Chrysostome ou saint Augustin aux plus éminents théologiens ou orateurs du Moyen Âge et de l'époque moderne comme saint Thomas d'Aquin, saint Robert Bellarmin, Bossuet et Bourdaloue.

Cher lecteur, puisse ce livret vous encourager à aimer toujours davantage notre Mère la sainte Église et vous aider à chanter avec le Psalmiste les louanges de Dieu en attendant de les proclamer dans l'éternité bienheureuse du Ciel.



1 Saint Jean Chrysostome, *Œuvres complètes*, traduction par l'Abbé J. Bareille, Paris, Vivès, 1868, V, pp. 77 et 79.

2 Saint Thomas d'Aquin, *Quodlibet VII*, q. 6, a. 1, ad 1.